

XXII

L'Opinion d'un Témoin

En franchissant la porte de sa petite maison de campagne, Mascarot se sentit soulagé d'un poids immense.

— Ici seulement, se disait-il, est le repos de mes vieux jours. Ah ! si je pouvais oublier Mario !

Sa satisfaction ne fut pas de longue durée. Il était revenu en pleine nuit et croyait son monde endormi. Denise, sa sœur, veillait auprès de Suzanne. Elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et vint sur le palier éclairer l'arrivant.

— Doucement, lui recommanda-t-elle, comme il montait l'escalier.

Mascarot s'arrêta dans la première pièce, et, regardant sa sœur avec angoisse :

— Suzanne est malade ?

— Un peu de fièvre ; ce ne sera rien.

— Dort-elle ?

— Oui, depuis une heure à peine. Elle a eu du délire ; elle réclamait à grands cris sa petite mère.

— Toujours ! elle ne pourra donc pas l'oublier, elle aussi !

— Elles s'aimaient tant !

— C'est ta faute !

— Comment ?

— Après la mort de ma première femme, tu aurais dû venir habiter avec moi. Suzanne t'aurait aimée comme elle aime cette créature et je n'aurais point pensé à me remarier.

— Je ne le pouvais pas. J'étais dame de compagnie d'une personne âgée et malade. Ma maîtresse tenait à moi, je devais la soigner jusqu'au bout. Et j'ai bien fait puisqu'elle est morte en me léguant quatre-vingt mille francs qui, ajoutés à tes économies, nous permettent de donner à Suzanne tous les soins nécessaires.

— Est-ce un reproche ?

— Moi ! fit Denise, te reprocher quoi que ce soit ! Tout ce qui est à moi t'appartient et je n'ai d'autre ambition que de voir guérir ma nièce.

— Pardon, chère sœur, dit Mascarot, je ne reconnais pas assez ton dévouement.

Il ajouta avec un sanglot :

— Ah ! si tu avais pu venir à mon premier appel, tu m'aurais évité de grands malheurs.

— Je sais... tu n'as pas le courage d'arracher de ton cœur un amour fatal.

— Oh ! oui, fatal !

Ils avaient parlé à voix basse pour ne pas réveiller la malade. Un gémissement de Suzanne les fit tressaillir.

Mascarot se glissa sans faire le moindre bruit dans sa chambre et s'assit en face d'elle.

Une veilleuse à la flamme tremblante éclairait le visage de Suzanne : l'enfant ouvrit les yeux et, apercevant son père :

— Enfin, te voilà revenu. Je vais mieux en ce moment ; mais j'ai bien souffert. J'étouffais ; j'avais comme du feu dans la poitrine.

Il lui prit une main, et la portant à ses lèvres :

— Ne parle pas mignonne ; cela te fatigue. Veux-tu boire un peu de tisane ?

— Je n'ai besoin de rien, sinon de te parler, oh ! pas longtemps. D'où viens-tu ?

— De Paris où j'étais allé pour affaire.

— Tu n'as pas vu petite mère ?

— Non, répondit-il sans hésitation.

De grosses larmes roulèrent dans les yeux de Suzanne.

— Alors, fit-elle, je ne reverrai donc pas petite mère... avant de mourir ?

— Mourir ! ne prononce jamais ce mot. Le docteur Walter répond de toi, il te guérira.

— Oh ! si cela ne dépendait que de sa science et de son dévouement !

Denise venait d'entrer dans la chambre de sa nièce et se tenait debout, derrière le lit.

— Voyons, Suzanne, dit-elle, soit raisonnable ; ne fais pas de peine à ton père. Et puis, tu vas te redonner la fièvre. Il faut dormir. Prends une cuillerée de ta potion, c'est l'heure.

— Le docteur est venu ce soir ? demanda Mascarot.

— Non, répondit Denise. Je n'ai pas jugé à propos de l'appeler. J'ai toujours d'avance la potion qu'il a ordonnée pour le cas où Suzanne serait reprise de ses étouffements.

— J'irai le chercher, ce matin. Bonne nuit. Moi aussi, j'ai besoin de repos.

Il embrassa l'enfant, qui ne pleurait plus, mais dont la physionomie exprimait une morne résignation.

Au matin, Denise raconta dans tous ses détails à son frère l'accident de Médéric. Elle ne lui cacha rien, sachant bien qu'au village tout finit par se savoir.

Mascarot lui reprocha de s'être absentée de la maison, avant son retour. Elle s'excusa en lui faisant observer que Suzanne n'était pas seule, que Catherine lui tenait compagnie.

— Suzanne, dit Mascarot, aura pris froid en sortant le soir. Et puis, il ne lui faut aucune émotion.

L'accident de ce jeune Alsacien qui s'appelait Médéric et connaissait le docteur Walter le troublait étrangement. Il se fit décrire le bicycliste, et son émotion redoubla en reconnaissant que le signalement de Médéric correspondait avec celui du plus jeune des fils Jordanet.

Il s'enferma dans une petite pièce qui lui servait de cabinet de travail et de bibliothèque. Il s'assit devant son bureau et, s'appuyant sur les coudes, le front dans les mains, il demeura immobile pendant un long temps, tout entier à sa méditation.

Quand il releva la tête, un mauvais sourire crispait ses lèvres et une ironie cruelle animait son regard, si terne d'ordinaire.

Il alla embrasser Suzanne, la trouva levée, mais si faible que, sans l'aide de Denise, elle se serait évanouie en s'habillant.

— Je vais chercher le docteur, dit-il.

— A quoi bon père ! Dieu seul pourrait me guérir ; mais il ne le veut pas.

— Encore du découragement !

— Je suis si triste, et tu sais pourquoi. Toi aussi, tu pourrais soulager ma peine, mais tu ne le veux pas. Tu m'aimes bien, mais pas encore assez, puisque tu me refuses la consolation de voir de temps en temps ma petite mère.

— Cette femme n'est plus digne d'entrer ici.

— Oh ! ne dis pas cela, père. Je connais le cœur de petite mère, il est inépuisable de bonté.

Mascarot baissa la tête. En exaltant celle qu'elle s'obstinait à appeler sa petite mère Suzanne ne craignait pas de juger son père, de lui reprocher les actes de brutalité dont elle avait été témoin.

Elle le condamnait avec cette sûreté d'appréciation qui vient d'un esprit droit, d'une âme pure.

— Ne me parle plus de cette femme ! s'écria-t-il.

Suzanne répliqua d'un ton ferme :

— Si Marie savait que je suis en danger, rien ne l'empêcherait de venir m'embrasser.

Il répéta avec la même véhémence :

— Ne m'en parle plus ! plus jamais !

Sa violence naturelle avait eu raison de la tendresse qu'il portait à l'enfant si cruellement éprouvée. Il sortit sans oser regarder le mal que ses mauvaises paroles avaient fait à la malade.

En approchant de la maison du docteur Walter, Mascarot s'arrêta pour examiner les fenêtres. Tous les rideaux étaient tirés.

Mascarot sonna. Le domestique vint lui ouvrir et l'introduisit dans un salon meublé des plus simplement.

Le docteur fit prier Mascarot de monter à son cabinet de consultation, pièce contiguë à celle où se trouvait Médéric. Les deux locaux étaient séparés par une simple portière.

Mascarot annonça au docteur que sa fille avait eu une nouvelle crise d'étouffement.

— A-t-elle pris sa potion ? demanda M. Walter.

— Oui ; fort heureusement, ma sœur a toujours sous la main les remèdes que vous avez prescrits.

— Mademoiselle Denise est une bonne sœur et une bonne tante. Comment va Suzanne, ce matin ?

— Beaucoup mieux. Cependant, vous m'obligeriez de venir la voir.

— J'irai tantôt. Si ces crises devenaient fréquentes, je vous engagerais à passer l'hiver avec Suzanne, soit à Nice, soit en Italie, à San Remo, par exemple, dont le climat est si doux toute l'année.

— S'il le faut, docteur, s'il le faut absolument, nous partirons ; mais je ne quitterai pas sans regret mes coteaux de la Murie.

Mascarot ne pouvait s'habituer à l'idée de s'éloigner de la capitale, de ne plus revoir Marie. Il se leva, et tendant la main au médecin :

— Merci à tantôt.

— Vous partez déjà ? demanda le docteur Walter.

— Je ne voudrais pas vous déranger, et puis je suis en proie à un tel dérangement que je recherche la solitude, comme un pestiféré.

Cette plainte émut le docteur qui, oubliant pour un instant la mission que lui avait donnée Médéric, s'efforça de rassurer son client.

— Il ne faut pas vous tourmenter ainsi : Suzanne est jeune, elle peut guérir. Surtout évitez-lui toute contrariété. Dans cette terrible maladie, le moral a une grande influence sur le physique. Suzanne doit être un peu volontaire, capricieuse, nerveuse. Si elle vous demande des choses possibles, accordez-les lui sans hésitation.

Le docteur Walter avait deviné les véritables causes de la tristesse de Suzanne, et sans en avoir été chargé par elle, il se faisait son avocat.

— Oui, murmura Mascarot, des choses possibles...

Un léger craquement, qui se produisit dans la chambre voisine, attira son attention. Il connaissait les dispositions de la maison et